

Alarme

N° 48

FERMENT OUVRIER REVOLUTIONNAIRE

5F

" PROLETAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSONS-NOUS, SUPPRIMONS LES POLICES, LES ARMEES,
LA PRODUCTION DE GUERRE, LES FRONTIERES, LE TRAVAIL SALARIE
ARMES, POUVOIR, ECONOMIE AU PROLETARIAT. "

INTRODUCTION :

Cela fait bientôt deux ans que précédent numéro d'Alarme est paru, et bientôt quatre ans que le FOR essaye de maintenir des publications dont on a pu constater durant cette période qu'elles se faisaient de plus en plus rares. A l'origine, un considérable affaiblissement militant (dont nous avons rendu compte), puis quasi simultanément, l'émergence d'une actualité chargée d'interrogations. Ces deux phénomènes ont enrayé notre travail de propagande.

Cependant nous avons toujours continué de soutenir un débat interne régulier, l'ouverture de ce dernier à des proches, conformément à nos idées en matière d'organisation, de même que dans la mesure de l'utile, nous n'avons jamais refusé des interventions publiques. Ceci explique en partie que notre activité littéraire, pour aussi restreinte qu'elle ait été ces dernières années, ne se soit jamais complètement éteinte ; en dépit des apparences, elle a même obéi à une certaine constance (voir les dates des articles du présent numéro). Mieux encore, quand nos sources d'information nous le permettaient, nous ne nous sommes pas contentés de simples prises de positions de principe, telles que la défense du défaitisme révolutionnaire, depuis la guerre du Golfe jusqu'à la crise yougoslave.

Ayant écrit peu et, nous l'espérons, avec la même concision qu'auparavant, nous avons voulu que cela soit écrit le plus précisément possible dans le cadre de notre analyse globale de la période. A ce sujet, nous renvoyons inlassablement le lecteur à notre ouvrage de référence : " Pour un second manifeste communiste ".

La Russie n'est plus le deuxième pôle du monde. Dans la guerre permanente, elle est reléguée à son rang économique réel (et lointain) alors que son auréole pâlit et enrichit ses couleurs dans le même temps. Elle est le refuge des nostalgiques de "la loi et l'ordre" tels qu'on en trouve dans les cacophonies suivant toutes les dictatures longues et sanglantes (Hitler, Franco, Mussolini, Staline, Mao, cochez la bonne cage et rayez le mensonge bien utile).

Elle est encore partiellement aux mains - en Russie-même ou à sa périphérie - de puissantes factions du Parti-Etat. Enfin son rôle de repoussoir de la révolution semble lui être acquis pour longtemps encore. Tous les possédants du monde savent faire semblant d'avoir peur de la contre-révolution stalinienne, alors qu'elle a été leur garant, complice et compère pour se partager la domination de ce monde. Ils savent que cette image peut encore servir, même à titre de souvenir, et les partis staliniens ne désespèrent pas de mobiliser les laissés pour compte de la "Libération de l'Est".

Cependant le ping-pong planétaire semblant se transformer en mêlée confuse, il nous a fallu digérer ce changement en refusant toute forme (reflétant le partage du monde capitaliste en deux) d'explication antérieure qui aurait certes fait recette idéologique, mais surtout qui nous aurait fait risquer l'annonement stéréotypé. Nous préférons proposer le fruit de nos réflexions, avancer des hypothèses, des explications, bref fournir quelque effort théorique moins péremptoire mais plus substantiel, quittes à revalider une ou des explications antérieures.

D'autres changements, moins visibles mais tout aussi réels, modifient peu ou prou notre classe. On peut citer l'accumulation structurelle du nombre de chômeurs et d'inactifs en tout genre. Il y a aussi la diminution régulière du poids (financier et numérique) de l'industrie "traditionnelle" et son maintien par son imbrication intime avec de nouveaux moyens utilisant d'autres couches prolétariennes. Il y a encore l'extension indéfinie du salariat à toutes les couches sociologiques de la population alors que jamais les rapports d'exploitations n'ont été aussi violents, etc.

Tous ces mouvements sociaux se déroulent actuellement. Cela nous incite à ne pas tracer précipitamment de nouvelles (s'il y en a) perspectives mais à observer patiemment et sans crainte les modifications de la société. Notre intervention est guidée par des principes que ces évolutions touchent peu ou pas, mais son impact dépend en grande partie de notre capacité à comprendre notre temps.

Comprendre donc pour agir et revivifier les expériences acquises sans qu'elles se transforment en oeillères. Tel reste notre engagement pour le même objectif, la subversion de ce monde par le mouvement communiste, la révolution sociale. Il n'y a pas de changement de démarche ni de méthode et nous n'avons pas plus le souci de la "responsabilité historique", grand mot de petite vertu, le prolétariat ne nous regardant pas au fond des articles. C'est dans ce cadre, et comme outil indispensable de centralisation, que nous faisons reparaître l'Alarme, dans la continuité de notre longue et joyeuse entreprise.

**écrivez nous, prenez contact avec nous !
militiez pour la révolution socialiste !**

COUCOU ! ELLE EST TOUJOURS LÀ !

Ah ! les braves gens ! Un coup de perestroïka (bien glasnotée s'il vous plaît), une pincée de "tempête du désert", une brassée de maison européenne, une pelletée de nouvel ordre mondial, et le tour est joué ! Plus de lutte de classes, plus de prolétariat, c'est la fin de l'Histoire (on a surement loupé le début) et le l'avènement d'un Reich Disneymocratique de mille ans.

Non, la lutte de classes n'est pas morte. Non, le prolétariat n'a pas disparu, relégué dans les mines ou les aciéries de pays arriérés, au même titre que les animaux en voie de disparition, si chers au coeur des gouvernements d'affameurs. Encore une fois, les croque-morts de la classe ouvrière ont senti siffler le coup à leurs oreilles.

Les émeutes de Los Angeles, pour limitées dans leurs objectifs et leur contenu qu'elles soient, ont bien fait sentir que le spectre du prolétariat hante toujours le monde. Pour calmer la trouille des capitalistes, il a fallu la troupe de l'Etat dominant cette planète, quelques dizaines de morts, des milliers d'arrestations et un gigantesque appareil de répression, mobilisés pour rétablir l'Ordre dans l'une des régions les plus riches de la terre.

La fumée des incendies n'était pas dissipée que les appareils de propagande capitaliste diffusaient leurs écrans idéologiques sur les écrans cathodiques. On a pu alors apprendre, en guise de décervelage hertzien, que tout ceci se résume, selon les interprétations, à une guerre entre noirs et blancs, ou à une guerre en policiers et gangsters, ou encore à une guerre entre riches et pauvres. Les rares intervenants qui ont laissé échapper - parce qu'ils étaient en état de choc - qu'il s'agissait d'une guerre de classe, ont vite été escamotés.

Prenons la peine de considérer les pitoyables efforts des possédants et de leur clientèle pour nous masquer la réalité de l'enjeu et de leur peur.

L'histoire des Amériques se confond avec celle du génocide et de la déportation de millions de noirs-africains, dont les survivants ont été les premiers prolétaires agricoles et industriels, une fois massacrés et parqués les anciens habitants du prétendu nouveau monde. Bien que la forme juridique de leur soumission ait été l'esclavage, ils n'en furent pas moins des prolétaires, car ils ont été intégrés directement à des rapports de production capitalistes. Ils ont été une marchandise, échangée entre bourgeois européens et américains, mais dès le départ, leur valeur marchande s'est révélée spéciale : elle a été calculée en escomptant sur leur capacité de travail dans des entreprises capitalistes, liées au marché mondial qui se commençait de se constituer. Le caractère spécial de cette marchandise, c'est sa capacité à produire d'autres marchandises, à produire du sur-

travail, de la plus-value. D'emblée, le capitaliste spéculé sur l'esclave parce qu'il va être utilisé comme prolétaire.

Les individus inaptes au travail envisagé furent massacrés, les autres, employés dans des manufactures industrielles et agricoles, privés de tout moyen de production hormis leurs bras, et recevant juste de quoi se reproduire et reproduire leur force de travail. La fixation esclavagiste de la main d'oeuvre a été la condition 'sine qua non' du développement de la grande industrie en Amérique, tant qu'il était possible aux nouveaux arrivants européens de s'installer facilement comme travailleurs libres.

Ce système a été une étape de transition vers le système salarial moderne. Il a servi faute de mieux, eu égard au niveau des forces productives des exploités de l'époque. Il comprenait de nombreux inconvénients (pour les esclaves, ce système n'avait pas d'"inconvénients" : c'était simplement la terreur et l'humiliation comme lots quotidiens) : l'entretien coûteux de travailleurs finalement peu productifs et de leur progéniture, la transparence de l'exploitation, l'inadaptation à une industrie moderne exigeant des travailleurs qualifiés, etc.

La coexistence des deux modes juridiques étant impossible sur une longue période, l'esclavagisme a cédé le pas à la prolétarianisation suivant le mode européen. Il faut cependant remarquer que ce changement s'est fait dans les convulsions d'une sanglante guerre civile (Guerre de Sécession) et que la réduction, voir la suppression de toute liberté pour les prolétaires n'a pas été limitée aux Amériques. On peut citer pêle-mêle, d'un siècle et d'un pays à l'autre, les work-houses anglais, l'apartheid anglo-néerlandais, le goulag stalinien, les camps de concentration nazis, les bagnards de la République française, le passeport ouvrier de la Russie stalinienne ou de l'Empire en France, et la liste n'est pas exhaustive.

La tragédie des noirs en Amérique est celle de leur prolétarianisation. D'une telle histoire, il subsiste de formidables séquelles, politiques, juridiques et psychologiques. Il y a seulement trente ans, les citoyens noirs des USA, phare de la démocratie et de la liberté, n'étaient somme toute guère mieux traités que les 'indigènes' de l'Empire de la République Française. Aujourd'hui encore, la peau d'un noir vaut moins que celle d'un blanc aux yeux de la justice ou de la police et réciproquement, tout blanc est un ennemi en puissance pour de nombreux prolétaires noirs.

Cependant, lors des grands mouvements sociaux, en particulier contre la guerre du Vietnam et durant les grandes grèves sauvages des années 70, les prolétaires noirs et blancs se sont retrouvés unis, sans lien avec les mouvements pour les droits politiques spécifiques aux communautés ethniques ou raciales. Tout au contraire, les ouvriers, au travail, sous l'uniforme ou au chômage, se sont opposés à leurs leaders communautaires respectifs, qu'ils soient civils, religieux ou militaires.

Au cours de la décennie suivante, la paupérisation croissante et l'arrivée de nouveaux immigrants, latino-américains, on a pu constater la même indifférence aux communautés d'origine à chaque affrontement, même limité, avec les puissances capitalistes. Il ne s'agit pas de nier la question de la "couleur" (parler de "races" est tout simplement une concession au mensonge dominant) mais de bien voir que toutes les luttes se centrant autour de cet axe ne peuvent qu'être des illusions démocratiques ou fascisantes, mais toutes capitalistes. Elles visent à écraser les embryons d'unité prolétarienne et à polariser les énergies ouvrières dans les luttes entre fractions capitalistes pour la répartition de la plus-value.

Parler simplement et abruptement de luttes entre noirs et blancs, c'est une fois encore essayer de nier la lutte des classes et glorifier la démocratie où "chacun à sa chance" (comme au Loto), moyennant d'éventuels arrangements ou avec le statu quo, selon les tendances et les fractions de capital qui se concurrencent.

Parmi ces fractions, outre les groupes de pression classiques en tous genres (industriels libre-échangistes ou protectionnistes, malthusiens à la Reagan ou libéraux consuméristes, etc.), il faut désormais compter sur les nouveaux potentats de l'industrie narcotique. Leur production et leur organisation désorganisent considérablement le prolétariat, d'une part en démobilisant une fraction importante et jeune de celui-ci de son terrain de classe, d'autre part en mobilisant la combattivité de jeunes prolétaires contre l'Etat, en leur faisant confondre l'action contre l'Etat avec le commerce illégal et violent.

Il est indéniable que les membres des gangs de dealers sont issus des couches ouvrières de la population. Leur comportement lors des émeutes semble les mettre du côté des prolétaires. Cependant, ils appartiennent à une constellation d'organisations dominées par des industriels capitalistes comme les autres, pratiquant la concentration verticale et horizontale de leur industrie, le commerce international, cultivant les liens les plus étroits avec les banques mondiales, l'Eglise et les différents corps policiers qu'ils contrôlent ou qu'ils ont créé. La générosité financière et corruptrice de ces grands "droguistes" provient de leur situation de monopole militairement préservé, qui leur octroie un sur-profit considérable.

En l'état actuel de la lutte de classes et donc de la faiblesse encore certaine du prolétariat, les membres de ces gangs ne peuvent se permettre de rejeter des intérêts capitalistes leur garantissant une certaine aisance ainsi qu'une manière d'honorabilité et de reconnaissance sociale. Ces individus se retrouvent à un moment ou à un autre en demeure de choisir entre deux classes et la classe ouvrière n'est pas en mesure de peser sur ce choix. Remettre en cause l'allégeance aux patrons du trafic de drogue ne peut se faire que si une force sociale opposée peut se proposer. Ce n'est pas le cas et d'ailleurs on peut ainsi a

contrario montrer qu'il n'y a pas opposition réelle entre capitalistes "légaux" et "illégaux", par le peu d'attraction que le "repentir" obtient auprès des courtiers illégaux.

Songer à une quelconque alliance avec les gangs, au vu de critères superficiels, équivaldrait à envisager une alliance avec des groupes violents religieux ou staliniens, bref avec des éléments porteurs d'intérêts de classes opposés à ceux du prolétariat. Cela signifie qu'une émeute ou tout autre manifestation, contrôlée par ceux-ci, se disqualifierait aussitôt et ne serait plus qu'une agitation au bénéfice de groupes mafieux dont l'activité a invariablement et irréductiblement été hostile au prolétariat (et pour cause ! encore une fois, les trafiquants de drogue ne sont que des capitalistes non légalisés).

Que des membres de la pègre participent à des émeutes n'a rien de pervers ni de choquant. Ce que nous disons, c'est qu'en tant que représentants d'organisations hostiles au prolétariat, ils ne peuvent influencer sur une quelconque lutte prolétarienne sans que celle-ci soit dévoyée. Réciproquement, leur influence dans une lutte est une mesure de la faiblesse ou de la force de celle-ci.

Aussi, la caractérisation des émeutes de Los Angeles comme un "affrontement entre police et gangs" est-elle une autre manière de faire croire à l'absence de prolétariat, sous prétexte de la forte présence de ces gangs lors de ces événements. Certes, c'est un mensonge de prétendre que les prolétaires sont soumis à la pègre. C'est bien plus autour des tapis verts des conseils d'administration que dans les ateliers, les bureaux ou les queues de chômeurs, que l'on trouve une mentalité et des pratiques de gangsters.

Mais le mensonge qui nous importe, c'est celui de la négation de l'existence-même des prolétaires, comme force de négation de ce monde. Ce mensonge est bien évidemment balayé par l'ampleur du conflit, et le fait que la population s'en soit d'abord pris à ses propres lieux de "vie", manifestant par là sa haine des conditions de survie qui lui sont imposées par le capital.

Enfin, dernier avatar nauséabond du tiers-mondisme, on a pu entendre dire que ces émeutes sont "une lutte des pauvres contre les riches". Encore une fois on cherche à noyer le prolétariat dans un conglomérat hétérogène et inter-classiste. On peut toujours trouver une police, une armée, une église ou même des patrons pauvres. Mais justement ce qui caractérise les populations engagées dans ces émeutes, c'est leur qualité de prolétaires (et nous avons bien pris la peine de montrer en quoi les noirs d'Amérique sont originellement des prolétaires, et non des pauvres dépossédés par l'esclavage).

De plus, derrière ce discours misérabiliste, on trouve l'exclusion des chômeurs de la classe ouvrière. Ce ne sont plus des prolétaires, mais des "pauvres", appartenant à on ne sait quelle classe sociale, censés avoir des intérêts indéfinis

(puisqu'on se garde de les définir) mais tout de même opposés (sur quels fondements ?!) au capital. Or si la haine des riches et même de la richesse se trouve dans toutes les manifestations de la classe ouvrière, ce qui la définit, c'est sa position dans les rapports de production, à savoir sa capacité à produire de la plus-value, ce qu'un chômeur a toujours, sinon son existence ne pèserait pas sur le prix de la force de travail. C'est aussi sa relation de dépendance nécessaire au salariat, relation tout aussi vive selon que l'on touche un salaire ou que l'on cherche à en toucher un !

Bref, il ne s'agit pas plus de pauvres contre riches que de gangs contre police ou de noirs contre blancs, même si l'on a pu voir des pauvres, des noirs et des gangs contre des riches, des blancs et des flics.

Il s'agit encore et toujours de prolétaires contre du capital, de la lutte des classes, même si c'est faiblement et d'une profondeur limitée. C'est toujours la vieille taupe de la subversion communiste qui ressort là où personne ne l'attendait, surtout quand on l'avait enterrée prématurément. Les fossoyeurs du vieux monde sont toujours là, prêts à construire un monde nouveau sans "races" ni classes, se riant des idéologues du Capital, et terrifiant toujours les capitalistes par le spectre de l'abolition du salariat, de l'avènement du Communisme.

MAI 92

permanence :

TOURS: tous les deux mois, le dernier samedi de 15 à 17h00 au café "le Bordeaux", place de la gare. Les prochaines: février et avril 93

POUR TOUTE CORRESPONDANCE: FRANCE "ALARME" BP329
75624 PARIS CEDEX 13

ESPAGNE (sans autres mentions)
APDO 5355
BARCELONA- ESPANA

LES PAIEMENTS DE PUBLICATIONS ET LES ABONNEMENTS DOIVENT ETRE EFFECTUES A L'ORDRE DE: ALARME CCP N°151628 U PARIS

RUSSIE :

Le coup d'Etat avorté en Russie a clarifié une situation longuement murie que nous avons déjà largement analysée. L'atonie de l'armée et l'inexistence du Parti, conséquence de la défaite de la Russie face aux USA (cf Alarme n°47 sur les causes de la défaite) ont permis ou permettront aux cadres et aux individus les plus dynamiques de se recycler rapidement dans d'autres structures, plus à même, désormais, de représenter, de gérer et de défendre le Capital sur ces territoires.

Après 70 ans de bons et loyaux services, le Parti-Etat n'est plus capable d'assurer la conservation du capital en Russie. De plus, il a très largement assuré sa fonction contre-révolutionnaire. Celle-ci a pu connaître des phases plus ou moins aiguës, où elle a été accomplie par l'assassinat simple et massif de prolétaires et de révolutionnaires. Cependant le projet contre-révolutionnaire fondamental est resté constant et rigoureux : identifier la révolution à la contre-révolution, identifier le communisme au Goulag, au Parti-Etat. L'effondrement de ce dernier devient "donc" celui du communisme, "donc" de la Révolution, "donc" de toute tentative d'émancipation humaine face au capital, à l'exploitation et l'oppression. Rebelles, révoltés et révolutionnaires de tous les pays, suicidez-vous !

Bien évidemment, quiconque ayant subodoré la nature capitaliste de la Russie (1) ne peut que mépriser l'enfilage de bêtises sur collier de mensonge avec lequel on cherche à nous domestiquer. Le stalinisme n'a jamais totalement soumis la classe ouvrière et celle-ci a détruit le stalinisme en fin de compte. Mais il a détruit toutes les formes d'organisation que le prolétariat s'était donnée dans sa lutte contre le capital, ne laissant que des organisations révolutionnaires infimes et éparses, mises de fait dans l'incapacité de profiter de l'affaiblissement de la dictature moscovite.

L'implosion du Parti-Etat ne provoque donc pas la terreur de ses sbires mais leur ruée jubilatoire vers de non moins sinistres refuges : démocrates, fascistes et nationalistes, avec un zeste de chaque pour chacun, mâtiné peu ou prou de racisme et de xénophobie, voilà la pépinière où refléurit le fumier stalinien. A la tête de miliciens transcaucasiens, au sein de Pamiat ou autour d'Elstine, on trouve le même moule d'inhumanité et de mensonge.

Contrairement aux inepties colportées par la caste journalistique, tous ces nouveaux dirigeants ont appris l'efficacité sous la férule du Parti, de l'Armée ou du KGB. Travailler efficacement ne signifie surtout pas produire utilement sous le règne du capital, où bureau-, techno-, et auto-crates pullulent comme la vermine sur de pauvres hères. Leur fonction n'était que de barrer la route à la subversion, de garder le capital. Aujourd'hui ils ne sont plus en mesure de le faire. Ils ont perdu face aux prolétaires qui les haïssent et les considèrent comme des oppresseurs. Ils ont gagné et rempli leur fonction en faisant croire, au moins temporairement, que toute révolte produirait de nouveaux Staline.

Cette efficacité-là, ils la reconvertissent essentiellement dans la gestion productiviste du capital. Immédiatement ils sapent leur fragile victoire car ils n'ont qu'un mot d'ordre, qu'une consigne et qu'une issue pour les prolétaires : l'exploitation. L'accroissement de l'exploitation, le démarrage de licenciements massifs et l'augmentation vertigineuse des prix ont déjà eu raison des illusions prolétariennes sur les bienfaits de l'indépendance nationale et de la démocratie. De plus, l'indispensable liberté d'action consentie à tous, nécessaire à l'élimination du Parti-Etat, a aussi profité aux prolétaires et les a encouragé à s'organiser.

Que tombent les statues et que l'on laisse enfin pourrir l'exécrable momie de Lénine. Ceux qui le font dans l'euphorie démocratique ne font que balayer les produits despotiques du "Réalisme Socialiste" et se préparent déjà en fait, désillusionnés et combattifs, à reprendre les idées centrales communes à Lénine et aux autres révolutionnaires communistes : plutôt la défaite de son pays que celle de sa classe, aucune concession aux démocrates. De l'échec de la révolution à partir de la Russie, ils tireront les mêmes leçons que le prolétariat révolutionnaire du monde entier : nécessité de la destruction des syndicats (y compris de ceux qui surgissent et veulent singer Solidarnosc) et plus profondément, du salariat, sur lequel repose la puissance de ce vieux monde nauséabond.

AOUT 91

(1) Et le capitalisme, sous différentes formes politiques, n'a jamais disparu de Russie, même entre 1917 et 1921. cf "Parti-Etat, Stalinisme, Révolution" de G.Munis ed. Spartacus.

MINORITÉS... RUSSES :

Les minorités russes dans l'ex-empire russe (1) occupent une place bien particulière qui les transforme en enjeux politiques, démographiques et sociaux, majeurs.

Leur présence numérique dans les Etats Baltes et surtout en Lituanie (40 % de la population) hypothèque lourdement et à plus d'un titre leur récente indépendance. Pour la Nation Balte, les Russes cumulent trois dangers. Le plus visible aujourd'hui, c'est le danger nationaliste, unifiant encore tous les russophones de cette zone. C'est-à-dire qu'une grosse masse de population d'un petit pays peut demander à bénéficier d'avantages conjoints à deux nationalités, dont l'une est celle d'un nouveau grand frère Russe, à peine moins grand et "fraternel" qu'autrefois.

En menaçant la Russie d'un retour migratoire des Russes baltes, la Lituanie a beaucoup à perdre, surtout vu la nature de sa population russe, constituée en grande partie d'ouvriers qualifiés. La Russie elle, n'en veut surtout pas car ils iraient simplement s'agglutiner dans les futurs bidonvilles de PeterLinsGrad (2) ou de Moscou. Elle est donc prête à exercer de fraternelles pressions pour que les Russes baltes deviennent des russes Baltes, avec par exemple la reconnaissance du bilinguisme par Vilnius.

Ceci inquièterait les "autochtones" car la démographie de la colonie (ou plutôt du peuplement) russe leur est bien supérieure et les menacerait linguistiquement à moyen terme.

Il reste bien l'expulsion ou l'incitation à l'émigration vers la Scandinavie, mais les démocrates protestants nordiques semblent prêts à agir comme de vulgaires cato-mafieux italiens vis-à-vis des Albanais.

La population russe risque donc de rester dans les pays baltes, menacée - et donc agressive - dans sa langue et ses privilèges. En Lituanie, l'essentiel de cette population est ouvrière et les privilèges sont simplement relatifs à l'état de sa survie si elle était en Russie-même. Là, le conflit nationaliste larvé peut déboucher à tout moment en guerre sociale déclarée, où la confusion entre les objectifs prolétariens et les revendications nationalistes risque d'être totale.

La Russie, sans bouger le petit doigt pour les prolétaires, fait et fera de grandes déclarations sur les minorités nationales opprimées (ça lui va bien !). La position des prolétaires russes dans les Etats baltes est donc déterminante et intenable. Leur unique chance de ne pas être écrasés, en douceur aujourd'hui, en force demain s'ils se soulèvent, c'est au moins de s'unir entre eux, avec les prolétaires baltes, ainsi qu'avec les ouvriers en Russie et principalement avec ceux de "Léningrad", combattifs et déjà menaçants pour Elstine.

AOUT 91

(1) N'ayant jamais reconnu l'URSS que comme 4 mensonges en 4 lettres, nous n'allons tout de même pas parler aujourd'hui d'"ex-URSS" !

(2) Puisque l'heure est aux baptêmes, minutes du souvenirs et autres cérémonies touchantes, n'hésitons pas un instant à lancer nos propositions.

FAUT-IL TENDRE LE JOUG AUX SLAVES ?

La Yougoslavie n'est plus. Plus exactement elle n'est plus qu'un champ de bataille suffisamment proche en Europe pour qu'on puisse d'ici y observer la grandeur des armées. La crise yougoslave apparaît comme un inexplicable chaudron où bout la passion nationaliste et religieuse. L'expression "nettoyage ethnique" revient si souvent dans la presse qu'elle prend la force d'une évidence : on assisterait (peu avant le 3ème millénaire, pensez-donc !) à une guerre tribale, archaïque et féroce, preuve que sous le vernis moderne et civilisateur (ça, c'est Tito, paraît-il) gisent toujours les vieux démons des temps anciens. Frisson dans les chaumières, "as-tu bien fermé les volets ?".

Pour masquer leur ignorance, ou pour la répandre, les maîtres de la parole et de la pensée contemporaines délayent un peu de surnaturel préhistorique avec un brouet psychanalytique bien éventé. Bref ils n'ont rien à dire, si ce n'est que l'homme est méchant, une niaiserie religieuse parmi d'autres. Or même si c'était le cas, comment donc le Slave du Sud, auparavant bonasse durant 45 ans, a-t-il pu devenir mauvais, surtout s'il est Serbe ? Les plus subtils des maîtres sus-nommés tentent de répondre par une autre niaiserie religieuse : le vernis a craqué à cause de la volonté de puissance de la Serbie. C'est bien vrai ça, si on fait la guerre, il faut vouloir être puissant ; personne n'avait remarqué cette vérité profonde avant les rois du PAF.

Mais si la Serbie veut réaliser un rêve atavique, on peut tout de même se demander ce que signifie l'expression "la Serbie" et sur quoi repose cette "volonté". Sinon, il ne reste qu'à expliquer la guerre par la vertu belliqueuse comme le sommeil par une vertu dormitive.

La Serbie a été le centre historique de la réunion des Slaves dans les Balkans. Les aléas de cette construction ont reposé sur les alliances diversement heureuses que les petits Etats de ce coin avaient pu contracter avec les grandes puissances du moment. Ottomans contre Autriche-Hongrie, Allemagne contre France-Russie, IIIème Reich contre Alliés, la Serbie a toujours misé sur le bon cheval, sans pour autant que la population en profite réellement. L'arriération de la Serbie et du Monténégro, plus longtemps dans l'orbite ottomane, a de longue date contrasté avec l'efficacité productive de la Slovénie et de la Croatie, liées de bonne heure à l'Europe et à l'essor productif capitaliste du XIXème siècle. Ainsi la Croatie et la Slovénie ont vu se développer une bourgeoisie et une classe ouvrière modernes, conséquences de leur conquête par les armées germaniques dont elles ont ensuite régulièrement suivi les défaites.

Symétriquement, la Serbie a conforté son arriération économique en la compensant par une domination militaire d'abord, puis administrative et politique, sur ses voisins les plus

accessibles géographiquement et linguistiquement. C'est sur cette base que s'est formée la Yougoslavie première mouture.

Avec la 2ème guerre mondiale, les nations non-serbes ont essayé de s'affranchir de la tutelle du 'grand frère' en s'alliant encore à l'Allemagne, nazie cette-fois. Echech fracassant mais les exactions des occupants nazis et de leurs alliés croates "Ustachis" sur tout le territoire yougoslave firent le succès de la propagande stalino-titiste sur l'unité nationale, au détriment des partisans du roi de Serbie exilé. Ce succès fut si important que la Yougoslavie est le seul pays à s'être libéré de l'occupant allemand en comptant essentiellement sur son armée nationale reconstituée par des partisans.

Cet exploit nationaliste est à souligner tout particulièrement car il met en valeur ce que peut être le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. En effet, peu de gouvernement peuvent se targuer d'avoir été aussi populaires que celui de Tito en 1944. Peu de pays occupé ont vu s'effacer aussi vite les rancœurs de la guerre, grâce à une sage constitution équilibrant politiquement et économiquement les nations réunies dans une fédération. Ce tableau suintant de "Réalisme Socialiste" s'est peint dans le cadre d'une dictature de fer sur le modèle stalinien (modèle avant d'être rapidement concurrent) : brutal exode rural, industrialisation militarisée et police politique omni-présente furent le lot de ces peuples. Pourtant ils s'étaient bel et bien manifestés avec enthousiasme pour l'unité nationale et la nouvelle fédération : ils s'étaient bien auto-déterminés.

Rapidement, l'équilibre économique entre républiques s'est révélé fort coûteux. Pour y remédier et permettre la croissance et l'accumulation des régions où le capital était plus concentré, Tito lança la joyeuse farce de l'auto-gestion des conseils ouvriers, dont seul le mot auto-gestion a eu un sens : auto-exploitation des prolétaires par le biais d'organismes (contrôlés par l'Etat) mixant les comités d'entreprise, les cercles de qualité et surtout le patriotisme d'entreprise. Bien entendu, cette mesure n'avait rien de fédératif mais au contraire, favorisa les tendances centrifuges dans les entreprises les plus importantes et leurs républiques. Chacun essayait cette fois de produire et de vendre au mieux de ses intérêts, au détriment des régions les plus pauvres "d'origine".

A ce jeu, la Croatie et surtout la Slovénie gagnèrent largement, développant leur commerce avec la "zone Mark" tout en utilisant la main d'oeuvre bon marché des immigrés du Kosovo. De fédérées, les républiques tentèrent bientôt de devenir autonomes, et le cadre constitutionnel se vida ainsi de tout contenu en une vingtaine d'années, dans le silence feutré des réunions du Parti, auquel appartenaient tous les "décideurs" (et profiteurs) économiques et politiques de ce mouvement.

Mais là encore, après avoir été très fructueux pour les capitalistes yougoslaves (ils laissèrent même quelques miettes aux

prolétaires), les ouvertures douanières soulignèrent des rendements relatifs décroissants, à cause de l'investissement étranger massif et puissant, radicalement étranger aux subtiles différences existant entre serbe, croate et papou. L'industrie locale apparut obsolète en bien des endroits et dans plusieurs branches. Les républiques ayant trop investi se virent l'herbe coupée sous les pieds par l'ouverture sur la concurrence mondiale. Leur désendettement, ainsi que la rentabilisation de l'industrie Yougoslave par les nouveaux investisseurs, n'a pu se faire cette fois que sur le dos des prolétaires.

Cela n'a pas été sans mal. Bien qu'elle n'ait jamais réussi à se structurer fermement, la réaction ouvrière a été très vive, dans toutes les républiques et toutes nationalités confondues à chaque fois. Le Kosovo a été la région la plus touchée, à la fois sur place et par sa nombreuse population émigrée. La répression y a été tout particulièrement violente, avec l'approbation des possédants des autres républiques. Ce qui est le plus frappant, c'est que d'une part la classe ouvrière s'est fourvoyée en identifiant sa lutte à la personne de Tito et au mythe de son époque (où les différents nationaux n'existaient pas, au moins ouvertement) et que la répression de l'Etat Serbe s'est acharner à souligner et à humilier l'origine albanaise de la majorité des habitants du Kosovo.

Ainsi, délibérément, en interdisant l'enseignement de l'albanais par exemple, les capitalistes serbes déplacèrent la contestation sur le terrain nationaliste. Leurs homologues croates et slovènes entendirent fort bien la leçon et se lancèrent, sur le même mode, dans une croisade anti-serbe. Pour ce faire, ces Etats respectifs (on peut parler de plusieurs Etats à partir du moment où la partition du pays était déjà envisagée) mobilisèrent une partie de leur population sur la base, bien connue ici, de l'expulsion des immigrants et autres ritournelles du même acabit.

Cependant on peut se demander comment la Serbie s'est lancée dans la reconstruction de la Grande Serbie défunte - ce qui n'était pas un évolution fatale - systématiquement et en négligeant toute autre possibilité.

En effet, si l'on voit un ensemble de causes expliquant l'acte, on n'explique pas pour autant le passage à l'acte. De fait, ce qui semble déterminant aujourd'hui, ce n'est pas un fait positif, mais bien plutôt l'absence de frein aux ambitions hégémoniques qui se font jour çà et là. Jusqu'à présent, et depuis presque un siècle, toute tentative de se tailler un petit "Dominion" ébranlait l'équilibre des grands empires qui réagissaient soit par étouffement de ces tentatives dans l'oeuf, soit pouvaient en prendre prétexte pour attaquer un de leurs équivalents si la situation semblait s'y prêter. En mettant fin à la guerre, la Révolution Russe avait temporairement interrompu ce jeu, bientôt repris, mais avec d'autres partenaires, dès que la contre-révolution s'était imposée à partir de la Russie.

Le récent effondrement de l'Empire Russe a laissé le champ libre à son concurrent militaire direct, les USA, ce qui ne lui octroie pas aussitôt le contrôle absolu de la planète. Bien au contraire et de même que dans l'ancien glacis Russe, les ambitions et les antagonismes dus par la nécessité (sous la contrainte économique et militaire !) de faire bloc ont pu apparaître au grand jour. Chaque camarilla dirigeante, à la fois en mal d'expansion économique et en but à des "tracasseries" prolétariennes, lorgne du côté de ses voisins ou dans ses provinces allogènes afin d'y mener une croisade-pillage qu'elle pense toujours réussir en un éclair. On peut noter au passage que les guerres sont d'autant plus longues que leurs fauteurs ont cru (ou prétendu) qu'elles seraient courtes.

Il y a ainsi peu de différences entre les mécanismes de la guerre Irak-Koweït et celle de la Yougoslavie. La différence réside dans l'intervention rapide d'un gendarme sourcilleux ou pas et elle peut se résumer à l'intérêt qu'il y a à investir militairement pour ce coin montagneux dont les ressources ne sont en rien vitales aux USA (et leurs dirigeants de penser que ces faux-culs de la CEE n'ont qu'à régler entre eux leurs problèmes d'alliances et de livraisons d'armes...).

De Même que les causes de démarrages d'un conflit sont multiples, il peut s'arrêter pour plusieurs raisons. Tout d'abord par une victoire totale de la Serbie. Plus probablement par un accord de démembrement de la Bosnie entre Croatie et Serbie, sur le dos de la population et des musulmans. Il peut y avoir aussi une intervention militaire violente de l'Europe (avec ou sans feuille de vigne ONU) pour empêcher l'extension du conflit à l'Albanie, la Bulgarie, la Hongrie ou même la Grèce.

La cause la plus certaine d'une telle intervention peut être une contestation ouvrière de la guerre qui se produirait en Serbie. Cette préoccupation n'est jamais absente des rivaux capitalistes (comme cela semble avoir été le cas en Irak, d'où le maintien d'un Saddam Hussein au pouvoir...) toujours disposés à muer leurs rivalités en complicité dès que le prolétariat relève la tête. L'hypothèse d'un défaitisme ouvrier n'est pas à négliger. En effet, l'acceptation de la guerre se fait contre des promesses qui généralement ne sont pas tenues, ce qui dissipe bien des confusions, d'autant que la poursuite de n'importe quel conflit capitaliste engendre des sacrifices supplémentaires et imprévus pour les prolétaires. De plus, l'acceptation de la guerre n'a jamais été unanime en Serbie, même si l'on a seulement vu ce refus sur un terrain pacifiste et donc encore capitaliste, soumis au non-sens du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

L'hypothèse du défaitisme révolutionnaire, de la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile, est la seule que nous puissions souhaiter et défendre pour en finir réellement avec ces guerres. Même si la guerre semble plus terrible, ce qui semble chaque jour plus faux au vu de l'horreur

croissante qui règne sur cette planète, c'est seulement dans son cadre que l'on peut se donner les moyens de s'attaquer radicalement à la guerre et au monde capitaliste qui l'engendre sans relâche.

Le refus, au combat ou à la production, de mourir pour une patrie, la nécessité pour concrétiser ce refus, de retourner ses armes contre les possédants de "sa" patrie, le besoin impérieux d'engager ce combat vers l'objectif de la suppression de toute exploitation, de la loi de la valeur et du salariat, voilà la seule et ardue possibilité pour le prolétariat - et pour celui de Yougoslavie entre autres - d'en finir avec les boucheries présentes et futures.

SEPT. 92

POUR UN SECOND MANIFESTE COMMUNISTE

L'anti-communisme ne vaut plus rien. Quasiment tous les bureaucrates du Kremlin désormais libéraux, socio-démocrates ou autres, le revendiquent les premiers. Du même coup, il leur échoit d'en faire la démonstration implicite, c'est-à-dire celle de la validité sociale du capitalisme. L'exploit est impossible, nullement visé et personne n'y croit.

Que le stalinisme ait été fidèle aux principes d'Octobre est bien entendu une falsification stalinienne qui continue d'être véhiculée, et par les bureaucrates, et par les capitalistes occidentaux, leurs complices de toujours. Dans ce domaine, ni les uns ni les autres n'innovent et ils ruinent de ce fait tout effet de surprise. En un mot le déboulonnage des statues de Lénine est finalement anecdotique.

Ces conditions réunies, il est vain d'objecter sans cesse que le stalinisme n'est pas le communisme. C'est là une évidence malheureusement vouée à la longue à ne devenir qu'un alibi, tant tout ce qui est réactionnaire et porte encore étiquette communiste en use. Et d'ailleurs depuis les prétendues révélations de Khrouchtchev, elle ne permet certainement pas de séparer le bon grain révolutionnaire de l'ivraie stalinienne.

Dans la série, une autre parade mais fautive celle-ci : "Le stalinisme est mort, pas le communisme". Sous couvert de défendre la Cause, il faut comprendre : "en Russie la bureaucratie se casse la gueule et il revient aux ouvriers de se battre pour la propriété étatique". Or premièrement, quoiqu'il advienne

juridiquement de la propriété en Russie, la bureaucratie ne se transformera pas en bourgeoisie, mais capitaliste par essence elle survivra néanmoins et plutôt bien en se fondant dans un monde de plus en plus conforme à elle-même, technologie en sus. Enfin deuxièmement, cela s'entendait, la propriété étatique n'a rien de socialiste ni de communiste, se reporter à Lénine lui-même.

Notre sentiment est clair. Il n'est pas question de hurler avec les loups anti-communistes, pas très conscients malgré tout. Mais pas question non plus de bêler avec ceux qui n'opposent pas d'autre perspective qu'un remake de la révolution russe. Si cette dernière est aujourd'hui en question, tant mieux !

Révolution prolétarienne certes, grandiose même en tant qu'elle prônait la révolution mondiale, la révolution russe n'a pourtant jamais été une révolution socialiste. La bourgeoisie a bien été expropriée mais le rapport capital-salariat lui a survécu au profit d'une caste d'exploiteurs issue des rangs de la révolution elle-même. C'est dur à avaler et encore plus dur à défendre, mais c'est cette caste ralliée contre l'internationalisme qui fut à l'origine de la contre-révolution stalinienne. Cette dernière n'a été que politique, non sociale ni bourgeoise, mais fondamentalement capitaliste. Il serait enfin temps de s'y coltiner et d'en tirer les enseignements pour l'actualité du communisme.

"La révolution sociale doit accomplir la socialisation des moyens de production et l'abolition du salariat. Ce ne sont pas deux démarches différentes ou successives, mais deux aspects d'une même transformation. C'est la propriété en tant que moyen de soumettre l'homme au travail salarié qui doit disparaître avant que l'on puisse parler de socialisme."

Pour un second manifeste communiste.1961.

Ferment Ouvrier Révolutionnaire

Tract diffusé en novembre 1991

publications du FOR

EN FRANCAIS

<i>Parti-Etat, stalinisme, révolution : G.Munis</i>30,00
<i>Les syndicats contre la révolution : B.Péret, G.Munis</i>	..30,00
<i>Les révolutionnaires devant la Russie et le stalinisme mondial (reproduction de l'édition de 1946) G.Munis</i>	30,00
<i>Le manifeste des exégètes (reproduction de l'édition de 1946) B.Péret</i>30,00
<i>Fausse trajectoire de Révolution Internationale</i>10,00
<i>Alarms spéciale organisation (n°13)</i>5,00
<i>Alarms collection complète par 10 numéros</i>40,00
<i>Pour un second manifeste communiste</i>25,00
<i>Analyse d'un vide, cinquante ans après le trotskisme</i>	..25,00

EN ESPAGNOL

<i>Jalones de derrota, promesa de victoria : G.Munis</i>150,00
<i>Pro segundo manifesto comunista</i>25,00
<i>Llamamiento y exhorto a la nueva generación</i>15,00
<i>Traectoria quebrada de Revolución Internacional</i>10,00
<i>Explicación y llamamiento a los militantes, grupos y secciones de la IV internacional (1949)</i>15,00
<i>Analisis de un vacío, cincuenta años despues, el trotskismo</i>	
<i>Los revolucionarios ante Rusia y el stalinismo mundial (1946)</i>	
<i>El SWP y la guerra imperialista (1945)</i>30,00
<i>Reproducción por tema de "ALARMA" 1era y segunda serie (1958-1976) : Revolución social y luchas de clase en España, Consciencia revolucionaria y decadencia capitalista, Situación internacional y luchas proletarias, Rusia, China, Cuba y satelites ; C/U</i>55,00